

Michel Lascault

Splitch flagada suicide



A Elise,

Néons, raclements, farines brûlées : au fond d'une cave, un boulanger enfourne des pains. Au troisième étage du bâtiment, un téléphone sonne. Un vieil homme boit son café. Il ne répond pas. Deux minutes après, il reçoit un message. Il le lit, mais il nierait l'avoir lu. Il finit son bol, à petites gorgées. En bas, sur le boulevard brouillardé, le banc, occupé juste avant par une femme en pleurs, est vide. L'homme soupire et réprime un sourire. Il appartient bien à la communauté inavouable des assassins aux mains propres. Il met son manteau et son chapeau.

Deux hommes inspectent la pièce, le premier concentré sur le corps qui repose sur le lit, l'autre nerveux, dans l'effleurement des phénomènes. La chair d'un cadavre est triste, hélas, presque minérale. La vie se faufile, elle glisse, elle se tisse aux interstices, elle se hisse aux amas d'étoiles, elle se lie aux cris, elle s'immisce dans l'acmé des extases. Le fond de l'air est frais. Elle sombre dans le silence des organes morts et le grésillement des mémoires.

Pas dedans
ni dehors
ni entre

Je lui envoie une photo de moi à moitié à poil : lunettes noires, clope, bouteille de champagne à la main. Mes jambes s'élèvent de la baignoire sur le mur carrelé, chaussées de pointes métalliques. Des montagnes de mousse pour cacher le reste. C'est un moment initiatique.

Tout découle de là. J'allume et je commente : « Ma dinguerie. » Je place la flèche sur le désir et le délire. Il me répond avec une photo de canards à la queue leu leu, tournant en arc de cercle dans un bassin. Je n'interprète pas, je coupe. Je laisse mariner. Amour s'endort dans les feuillages une fois ses flèches décochées. J'ai en réserve d'autres clichés, avec des variations déshabillées autour d'un piano. Ma tante ressert le thé dans le jardin. Je la rejoins, et ma mère, avec sa voix éraillée : « Un nuage de lait. »

Fumées épaisses comme des fantômes, petites expressions appuyées qui en disent long, mais quoi ? mystère. On est à Montesson, en banlieue Ouest, autour d'une table imitation Louis XV, les goûts, on ne les discute pas. En revanche, des paroles inutiles, oui, on en répand, comme il s'en déverse des milliards à la même seconde.

– C'est un génie.

– Non, un imposteur.

– Tout le monde a du génie. Il a le sien.

– Pfff. Tout le monde ? Toi, peut-être ? Le génie de porter des escarpins à la campagne.

– Même toi. Sauf que tu as intériorisé la réduction au chiffre de la société comptable.

– Tout juste, je suis un chiffre, et en tant que telle déchiffrable.

– Désirable...

– Fichtre.

– Je suis un quatre.

– Un quatre ? Et pourquoi pas un treize ? dit-elle en levant les bras.

- Je suis une unité en apparence alambiquée, mais carrée.
- Tu es, tu es... (Elle lui saute au cou.) Tu te prends pour qui ?
- Pour une quadrature.
- Bon, je vous laisse, je vais promener le chien.
- Ne te noie pas.

Flash sur un coucher de soleil à Port-des-Barques, été 1976. Brasses et clapotis sous deux rochers sombres. Jeux d'éclaboussures entre Eric et Claire, enfants à l'époque. Peaux brunes dans l'orange du soir. Des baisers échangés à la dérobee. Des lèvres furtives se touchent, sans paroles et sans suite.

*(Je ne sais pas ce qui arrive à cette machine, elle écrit
comme un pied.)
(Frieda Kahlo)*

Je chante, j'improvise. D'où sortent ces paroles débiles, cet anglais qui me coule de la bouche comme un vomi de canard ?

It is not what thought
the pirouettes of my mind
mind mind mind
are improvising as I go on
on on on
I'm just pushing back
fence I don't want to jump
jump jump jump
it's just that I don't like

Soudain, ça me revient. J'avais une copine qui écrivait des poèmes en anglais, on les avait adaptés pour un

spectacle. Maintenant, elle est assistante de direction, mariée, deux enfants. Je montais sur scène avec elle, nous tenions des ballons de baudruche roses, ça se poursuivait par : *A big love is enough / enough enough*. Tout le monde en rêve, non, du grand amour ? Que l'on soit fleur bleue, amère ou blasée, et il y a de quoi, on replonge toutes au moindre appel, non ?

Je croque une pomme mamelle. Les roseaux se tordent dans les reflets de la mare. Une ombre obscurcit les nuages. Je médite : Les bombasses bonasses, on les baise ; les bourgeoises bohèmes, on se les coltine ; mais pour être aimée, comment s'habiller ? Il est onze heures moins dix. Le piège se referme. La spirale hallucinatoire tourne sur la platine. Elle contrefait une progression infinie. Pêle-mêle, manipulation, hypnose, désir.

J'allume mon téléphone. On est des personnages de bande dessinée : graphisme simplifié, psychologie infantile, scénario tiré par les cheveux. On parle dans des bulles. On s'exprime avec trente mots de vocabulaire, ceux que devine le lexique intégré. On converse par fragments. On se dirige vers le nœud, le trou. C'est l'objectif des circonvolutions. Les scories, les ratures, les sutures, ça ne dépare pas, ça n'abîme pas, ça ne dérange pas. Avanti ! D'ailleurs, à côté de la technologie, on jette des sorts, on récite des mantras, on complote, on pique des petites figurines, on crache sur les noms sacrés, on brûle des inscriptions nominatives.

Ma touche, Raphaël, a reçu mon silence comme une baffa dans la tronche. Il commence avec du miel, du

compliment, du léchage, langue pendante, bave gluante. Je peux suivre la progression de son désir sur une dizaine de messages, avec les horaires à la seconde près. Il croit la garce à portée de main. Il a envie de la palper, la papouiller, l'épouiller, l'épouser. Comme je ne réponds pas, l'impatience gagne. Il tape trois points d'interrogation, puis trois autres une minute après. Pour finir, il me demande si je ne me fous pas de sa gueule. Ça dépend de ce qu'il entend par là, de ce qu'il veut : une relation ou un coup vite fait, un mensonge ou un compromis.

Je lui explique à présent. Je lui dis la stricte vérité, avec des abréviations. J'étais en train de prendre le thé en famille, chez ma tante Léonide. Le soleil apparaissait, disparaissait. La conversation avait des éclipses. J'ai quitté la compagnie. Je me suis douchée dans la maison. Un peu après, j'ai ouvert la porte et passé une main mouillée pour mesurer la température. Je me suis changée. Maintenant, je trimballe Vandebrock, le setter-gordon de la tantine, au bord du fleuve. Je veux lui envoyer une photo du chien avec la Seine en arrière-plan, cliché d'une Arcadie de banlieue, sauf que l'animal est impossible à cadrer. J'ai les oreilles ou la queue. Il trace des arabesques, une boucle par ci, une spirale par là, et hop je file, je tourne, je trace, je coupe, je saute, je bifurque. Il bondit, je rampe, il détale, je m'arrête, il renifle, halète, criaille, grogne, jappe. Du coup, je triche, je prends une photo de la Seine, une de la bête, et j'envoie les deux.

Là-dessus déboule un cheval en colère, surmonté d'un jockey, barbe noire, longues bottes et culotte jaune, hipster de Maisons-Laffitte qui dévisse devant moi et s'affale sur la berge avec un bruit sourd. Je souffre pour lui. La monture endiablée continue de galoper, crinière au vent, poursuivie par le chien que de surprise j'ai lâché. « Etes-vous blessé ? » m'enquiers-je auprès du chuté. Il ne répond pas.

Je prends son pouls : il bat. Trop vite ? je ne saurais dire. « Monsieur... », murmuré-je. Je le mets sur le côté, en hippocampe, lointains souvenirs de secourisme. Je lui caresse la barbe. Peu à peu, il s'émousse, il se dématérialise. Il se confond avec l'herbe du champ où il ne reste bientôt de lui qu'une surface décolorée, sans épaisseur. Il se métamorphose en image lumineuse, il sombre dans la deuxième dimension, puis rien.

Un battement d'aile de papillon, la caresse d'une plume, un frôlement de brise le soir au bord d'un lac. La douceur se disperse dans le sang, les nerfs, le souffle. L'ouverture est maintenue tout en bas, à la racine, par les circonvolutions de la langue. Ce n'est plus un canal de sortie, mais la voie d'entrée à une espèce d'élément suave, mi-air mi-eau. La détente se répand, la respiration accélère, avec des vocalises hasardeuses. On appelle cette caresse linguale la feuille de rose.

Puis ils s'assoient. Elle le branle avec lassitude. Il bande. Il la détaille. Il est obsédé par son visage, comme un drogué, puis s'appesantit sur les seins, sur les jambes pliées qu'enserrent des bas résilles. La petite main

s'affaire. Il prend la fille dans ses bras, il cherche sa langue, caresse le corps maigre qui s'abandonne. Plis et pleins, textures lisses et zones striées, surfaces sèches ou juteuses, minces corolles.

Dans cette histoire, je joue l'appât, la chèvre. Derrière, du côté de la frontière suisse, il y a une petite organisation qui rançonne les pigeons. Des gens pas recommandables, et même dangereux, avec une jovialité de façade, un côté cordial franchement trompeur. La cheville ouvrière : Louis Touilleux, vingt-six ans, ex-légionnaire reconverti dans la pègre.

Cadet Roussel a des maisons
qui n'ont ni rime ni raison
un hôtel à la montagne
un bordel en Helvétie
des résidences secondaires
à Calvi et Buenos Aires
des intérêts au Pérou
Cadet Roussel a fait son trou

J'aurais pu rester bonne fille, la conne de banlieue chic, juste quelqu'un de mal dans sa peau. Je coucherais à intervalles réguliers avec *mon* partenaire dans *mon* pavillon. Différents signes de possession exclusive et réciproque me montreraient sans cesse que j'existe. Par bonheur ou par malheur, je suis amoureuse d'un maquereau, accrochée à un salaud, obligée de partager. Je vais à la catastrophe, tout le monde le dit, ça répond à mon clair désir de couler. Il me gangrène. Il me trahit. Il me baise. Il m'utilise. Par amour, il faut encore que

j'aguiche les mecs à tunes, que je couche et que je serve ses chantages à la noix. Je me retourne contre mes principes et ma classe sociale. Ne me jugez pas. Je suis une passionnée.

L'homme n'est pas un cochon assumé, pour autant qu'on en sache sur le cochon. Il se vautre dans le sexe, il couche, mais il ne parvient, malgré l'éducation, à détacher la chair du sentiment. Son cœur bat avec son cul. Des bouts de laine pathétique s'accrochent à la peau, on tire dessus et ça fait des pelotes. On amalgame et ça tartouille. L'âme s'affole : elle cherche quelque chose qu'elle ne trouve pas.

Ça mate, ça lèche, ça bande, ça mouille, ça touche, ça pense, ça se dépense ; ça fusionne dans tous les sens jusqu'à ce que, à mesure, la forme se ferme, la bouche se bouche et que tout refroidisse. Avant, il y aura eu cette phase mécanique de vulnérabilité, l'illusion trouble d'un infini. Touilleux et moi, comme pas mal d'autres, on travaille à l'intérieur de cet intervalle.

Le sujet, le blédard, la cible, la bite, c'est un tocard, un médecin, mais pas le généraliste de base : Pierre Texier, pseudo Raphaël, boucles noires, barbichette et moustaches à la Méphisto, regard bleu, un cabinet place Vendôme. Il ressemble à Touilleux, en plus vieux. C'est même comme cela que j'ai pointé mon doigt sur lui. Il est assis devant une fontaine qui éjacule en continu. Dans une rue adjacente, un homme hurle. A droite, une touriste japonaise en haute couture hèle un taxi. Des nuages gribouillent le ciel bleu. Un clochard, rasé de frais, traits

féminins, des cheveux roux sous une capuche grise, tenant la main à une petite fille de trois ans, le dévisage.

– Monsieur, vous n’auriez pas un euro ou un ticket restaurant ?

– Désolé, je n’ai pas de monnaie.

– Ce n’est pas grave, une prochaine fois.

Pourquoi dire que ce n’est pas grave alors que c’est grave ? Le soleil est voilé par une énorme masse grise. Les couleurs sont exaltées. Le jour crayeux passe au crépusculaire.

Le toubib à la dérive harcèle la femme qu’il a pêchée sur un site de drague. Humour, légèreté, phrases à double sens, coups de pression. C’est la première fois qu’il utilise cette application. Il a des sentiments contradictoires. Une petite voix lui murmure : Prudence. Mais, depuis la photo de la miss dans sa baignoire, il s’écrit un conte. Il ne prend pas au sérieux ce qu’il devine : c’est lui qui est mené par le bout du nez. Il subit un effet d’entraînement, irrépressible dans les moments de fatigue et de stress. Il joue sur la probabilité infime d’un doute favorable, sur l’hypothèse irrationnelle que les choses ne se passeront pas comme il est évident qu’elles vont se passer. Il s’aveugle. Conduite d’échec, cécité volontaire, pente tragique, déliquescence mentale, connerie. James Hadley Chase en a écrit des milliers de pages.

*Entre deux sujets, il n'y a que la parole
ou la mort, le salut ou la pierre.*
(Moustapha Safouan)

Une Asiatique se pavane, poitrine en avant, chemisier ouvert sur un tatouage de fleur. Ses cheveux masquent à moitié son visage. Le sillon de son dos ondule. D'autres filles folles, seins nus, maquillées en chats, s'agglutinent sur les canapés. Certaines, saoules, dansent, poitrine à l'air, petite culotte sculptant les lèvres du sexe, talons aiguilles télescopiques, show lesbien et, pour un billet, on passe aux parties privatives. Une fausse blonde se ronge les ongles. Une géante nue, cachée sous une cagoule en latex, faux ongles crochus, claque des bottes sur le dance-floor. Ses clients vont souffrir : elle n'arrête qu'aux premières larmes.

Elle observe les victimes se décomposer, alterne coups et caresses, les brise, détruit leur volonté, impose son rythme et au final les récompense quand ils chialent, lorsque, en rupture, chiens dociles, quémandeurs adoratifs, ils sont devenus ses esclaves sans volonté. Naguère, elle n'avait aucune limite. Elle a tué quelqu'un en l'étranglant, une poupée rousse que son amant voulait dresser. Elle n'aime pas les femmes, ni celles qui résistent comme des teignes, ni celles qui jouissent au châtiment. Louis Touilleux, à l'époque homme de main, s'est chargé de découper le corps et d'en disperser les morceaux. Un service pareil, ça ne s'oublie pas.

Cent cinquante ans auparavant, un drapeau rouge flottait sur les ruines de la colonne Vendôme. Courbet et

comparses posaient en haut-de-forme devant la statue de Napoléon couchée à leurs pieds. La place avait mauvaise mine sans le ballet des berlines allemandes, des touristes japonaises et des joyeux joailliers. Aujourd'hui, devant les façades ravalées des hôtels particuliers, la spirale ascendante du phallus géant s'élève à nouveau vers le ciel, et traduit dans le bronze la poussée jaculatoire du triomphe de la bourgeoisie internationale. Vivre ici, c'est appartenir à cette fraternité de fauves sans frontières, à cette aristocratie creuse dont la surface prospère sur l'exploitation et le malheur des pauvres.

– Camille, vous pourrez faire entrer Madame Bertin.

– Oui, docteur.

Effets stroboscopiques ralentis, vacarme atténué des haut-parleurs pour ne pas accabler les cardiaques. Pas de vigiles visibles, pas de biceps surdimensionnés. Consolation de la vieillesse, dernier festin des chairs tombantes, orgie molle des flasques Sardanapale en peignoir auxquels est proposé l'ultime baiser sous un décor à colonnades. Empêtrés dans une toile d'araignée, séparés par une membrane filandreuse, les corps se rapprochent et se touchent. Les langues, couvertes d'une matière fluide et jaunâtre qui les préserve, qui filtre la substance de l'autre, se mélangent, s'étalent sur toute surface, glissent en toute ouverture.

C'est un bordel à thème moyenâgeux près de la frontière suisse. Des statues de soldats en armures argentées, grandeur nature, font le guet dans des guérites, un bougeoir entre les dents où scintillent des chandelles électriques. A l'entrée, dans la pénombre, une hôtesse à